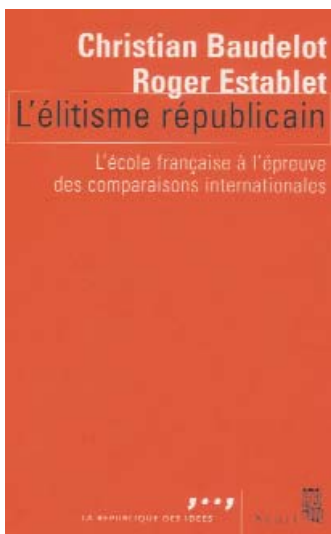


Réflexion sur le métier : Quelle école pour quelle société ?

Extraits de : L'élitisme républicain, L'école française à l'épreuve des comparaisons internationales, Christian Baudelot et Roger Establet (Seuil, 2009)

(en italique : les notes de la rédaction du SNUipp93. Tout le reste est extrait de l'ouvrage).



Les chercheurs Baudelot et Establet ont analysé les résultats de PISA...

P.I.S.A. : Programme international pour le suivi des acquis des élèves. Publiées tous les trois ans, ses évaluations des systèmes éducatifs des trente pays de l'OCDE, et aujourd'hui d'une cinquantaine d'autres, sont d'une rare qualité et résistent à la plupart des objections qui leur sont opposées.

Les enquêtes sont structurées de bout en bout par deux valeurs très simples : la démocratie et l'efficacité.

Démocratie :

Les écarts de performance entre les élèves les mieux dotés à l'origine et les moins bien lotis sont mesurés avec soin, et les effets de ces inégalités d'origines sociale et familiale sur les performances aux épreuves, minutieusement calculés. Il est des pays où les inégalités de départ sont moindres que dans d'autres. Il est aussi des pays dont les systèmes scolaires réussissent mieux que d'autres à corriger ces disparités initiales.

Efficacité :

Un système scolaire est efficace quand il permet au plus grand nombre d'élèves d'assimiler dans les temps les connaissances enseignées et de les mobiliser à bon escient dans la vie. Ou encore : quand il parvient à élever le niveau de tous en réduisant au minimum les écarts de performance entre les meilleurs et les plus faibles. De nouveau, les résultats de PISA mettent en lumière de très fortes variations dans la réalisation de cet objectif entre pays de niveaux économiques équivalents.

Principale innovation :

PISA ne mesure pas l'acquisition de connaissances fixées par les programmes scolaires, mais des compétences ou aptitudes jugées nécessaires pour mener une vie d'adulte autonome. L'enquête PISA cherche non seulement à évaluer la capacité des élèves à reproduire ce qu'ils ont appris, mais aussi à déterminer dans quelle mesure les élèves sont capables de se livrer à des extrapolations à partir de ce qu'ils ont appris et d'utiliser leurs connaissances dans des situations familières ou originales et dans des contextes en rapport ou non avec l'école.

Alors, nos élèves français ?

Ils semblent plus compétents lorsqu'il s'agit de prélever des informations dans un document ou de restituer des connaissances, que lorsqu'on leur demande de mobiliser ces connaissances et d'exercer leur esprit critique pour affronter des situations qui sortent du cadre scolaire habituel.

Les jeunes Français sont relativement plus à l'aise dans le domaine de l'écrit lorsqu'on leur propose des cases à cocher que lorsqu'on leur demande d'élaborer et de rédiger eux-mêmes un petit texte.

Les points faibles des élèves français semblent résider dans la capacité à effectuer des généralisations (par exemple, établir une formule) et, de façon générale, à prendre des initiatives sans se référer à un schéma connu.

Pour mémoire : le rapport de l'inspection général de l'éducation nationale sur «l'apprentissage de la lecture au cycle des apprentissages fondamentaux» de novembre 2006 indiquait : «C'est du côté de la compréhension que l'effort d'explication et de formation doit prioritairement porter maintenant»...

Mon chien a-t-il la rage ?

Ou : l'école française va-t-elle si mal qu'on l'a dit ces derniers temps ?

On peut juger infamante la part des jeunes sortant aujourd'hui de l'école sans le moindre diplôme, soit un peu plus de 10%. Mais il faut aussi reconnaître que cette proportion n'a jamais été aussi faible, puisqu'elle n'a cessé de baisser au cours des vingt dernières années. Ce taux spectaculaire nous est insupportable pour une raison étrangère à l'univers scolaire : hier les 30 ou 40% qui sortaient de l'école sans le moindre diplôme trouvaient facilement du travail ; ce n'est plus le cas aujourd'hui. Ce n'est pas tant l'école qui aurait «démissionné» que le marché du travail qui est devenu plus exigeant.

Ainsi, en lecture, seulement 7% des personnes âgées de 18 à 29 ans éprouvent des difficultés graves ou importantes, contre 22% des 60-65 ans.

.../...



.../...

N'oublions pas que 40% des personnes âgées de plus de 60 ans aujourd'hui n'ont pas dépassé l'enseignement primaire.

Si la France est un pays riche, elle le doit en grande partie à l'efficacité de son système scolaire. Telle qu'elle est, avec ses forces et ses faiblesses, repérées sans complaisance par les enquêtes PISA, l'école constitue une richesse pour la France.

En même temps, en France, le niveau baisse et les écarts se creusent...

Les données de PISA pour la France confirment cette dégradation des performances entre 2000 et 2006.

Entre 2000 et 2006, l'ensemble des élèves français a perdu en moyenne 17 points en compréhension de l'écrit (les garçons 21 et les filles 14). Soit, en tout, une baisse de performance de 3,6%. Cette baisse frappe surtout les niveaux les plus faibles. Elle est de moins 47 en France pour les 5% les plus faibles et de moins 35 pour les 10% les plus faibles. Elle n'est que de moins 7% pour les 5% les meilleurs.

En mathématiques, les jeunes Français ont perdu 15 points entre 2003 et 2006 (16 pour les garçons et 14 pour les filles). Soit une baisse de 3%. C'est, là encore, surtout le bas qui a chuté. Les 5% les plus faibles ont perdu 19 points, les 10% les plus faibles ont perdu 20 points et les 5% du groupe de tête, seulement 10 points.

Alors... que faire ??? Individualiser plus et mieux les parcours ?

La situation est préoccupante en France, mais la lecture de ces données internationales ne conduit pas nécessairement au pessimisme car elles nous montrent l'exemple de pays qui parviennent à surmonter les mêmes difficultés que nous. La baisse de niveau n'a rien d'une fatalité.

Egalité, carte scolaire, tronc commun, maternelle... Inégalités sociales :

Le milieu social explique 14,4% de la variation des performances des élèves en sciences dans les pays de l'OCDE. Mais PISA réserve une surprise de taille : l'intensité de cet effet varie selon les pays, et ce, fortement. Il y a moins d'écart de réussite scolaire entre un fils d'ouvrier et un fils de cadre japonais, suédois ou sud-coréen, qu'en France entre un enfant de cadre intellectuel et un enfant d'ouvrier.

En Finlande, en Islande ou en Corée du Sud, l'école corrige près de deux fois plus les inégalités sociales de départ qu'en France.

Les systèmes scolaires les moins inégalitaires socialement sont aussi les plus efficaces.

Les résultats sont d'autant meilleurs que les inégalités sociales dans le pays sont faibles, et surtout que les écarts entre les moins bien lotis et la moyenne de la population sont resserrés.

Carte scolaire :

Un gouffre sépare en France un collège de centre-ville de celui d'une banlieue déshéritée. Il n'en va pas de même dans tous les pays.

Les résultats de PISA incitent à préconiser à la fois la lutte contre l'échec scolaire précoce et la nécessité de construire un tronc réellement commun, où l'idéal serait qu'on retrouve représentée dans chaque établissement la diversité sociale du pays.

La suppression de la carte scolaire revendiquée par les deux derniers candidats à la présidence de la République ne pourra qu'aggraver le phénomène [de ghettoïsation d'un certain nombre d'établissements].

Tronc commun :

Disons-le d'emblée, la plupart des problèmes identifiés par cet exercice de comparaison à grande échelle pointe un même ensemble de causes : l'élitisme républicain de notre école, sa culture du classement et de l'élimination précoce, sa tolérance aux inégalités et à leur reproduction. En dépit des politiques de démocratisation entreprises ces dernières décennies (mais souvent inachevées), l'école française est en effet trop et trop tôt sélective. *Le redoublement, outil de sélection et de hiérarchisation précoces, est inefficace.*

Ce que montre PISA, c'est que le centre principal de nos difficultés se situe à la base du système : la France n'a pas su se doter d'un véritable tronc commun assurant une formation élevée au plus mauvais élève sortant du plus mauvais de nos collèges.

Qu'il s'agisse de mathématiques, de sciences ou de compréhension de l'écrit, dans chaque pays de l'OCDE, le volume de l'élite scolaire est inversement proportionnel au volume de l'échec scolaire. Moins il y a de cancrès, plus il y a d'excellents élèves.

Les enquêtes PISA montrent que la voie la plus sûre pour dégager des élites nombreuses et performantes consiste à faire porter l'essentiel des efforts sur l'école de masse.

Les données de l'OCDE établissent d'une façon irréfutable que les efforts pour doter tous les élèves d'une formation minimale de grande qualité conditionnent le nombre et le niveau des meilleurs. Pour une fois, l'équité et l'efficacité marchent main dans la main.

Maternelle :

Angela Merkel a notamment entrepris, au vu des mauvais résultats obtenus par son pays à l'évaluation de 2003, de développer l'école maternelle.

Le système français de l'école obligatoire comporte au moins un échelon propre à intégrer et à améliorer les performances, comme le montrent tous les suivis d'élèves : l'école maternelle fréquentée à 100% depuis l'âge de trois ans. Elle peut être notre Finlande, pourvu qu'on la maintienne !

